

Alors que les Tutsi sont en difficulté, les miliciens qui, le matin même ont essayé de les attaquer, sont là, tout près de la route, les poursuivant sans toutefois, à cet instant, utiliser d'arme à feu. C'est alors que Jean-Baptiste Ufitayezu, réuni dans l'adversité avec ses camarades ainsi que ses parents, entend puis aperçoit un convoi arrivant à leur hauteur à vive allure. Il est formé de cinq véhicules militaires : des blindés, des jeeps portant de grands fusils à l'avant, ainsi que des camions fermant le convoi. Au bout de trois jours, les Français, qui ne sont toujours pas revenus dans la région de Bisesero après leur visite avec le chef milicien Jean-Baptiste Twagirayezu, la traversent donc pour la deuxième fois, ce matin, en venant de Gisovu et en prenant la direction de Gishyita. Les Tutsi courent aussitôt dans la direction du convoi français puis se mettent en travers de la route pour tenter de le bloquer, de forcer les Français à s'arrêter et obtenir ainsi d'eux qu'ils leur portent enfin secours. Arrivés sur la route, les Tutsi, qui sont alors une vingtaine, s'arrêtent de courir et essaient désormais de bloquer le passage des véhicules, parvenant à se placer devant la première voiture du convoi qui aussitôt s'arrête, entraînant l'arrêt de l'ensemble du convoi. Un soldat français assis, fusil en main, est en position de combat. Leur chef, un capitaine français, sort d'un des véhicules. Une longue conversation s'engage alors entre lui et les Tutsi à qui il demande la raison pour laquelle ils bloquent ainsi la route. Jean-Baptiste Ufitayezu se souvient qu'Eric lui répondit : « Pourquoi nous dites-vous de continuer à nous cacher alors que de votre côté, vous communiquez avec les miliciens ? Au bout de trois jours, vous pouvez constater qu'il y a beaucoup de morts. » Le capitaine français répond à Eric qu'ils n'étaient alors pas en mesure de se protéger eux-mêmes en dépit du matériel qu'ils avaient alors. Notons que cette conversation laisse penser que ceux qu'ils arrêtent ainsi sont donc au courant de la rencontre faite par Duval trois jours plus tôt, alors que selon la version officielle française, ils n'en auraient pas entendu parler. Continuons. Eric s'adresse au capitaine français : « Pourquoi n'étiez-vous donc pas en mesure de nous protéger ? » Mais le capitaine français demande qu'on lui laisse le passage. Eric s'y refuse : « Ça ne se passera pas comme ça. Si vous avez la volonté de nous protéger, protégez-nous. Si vous n'avez pas cette volonté, tuez-moi vous-même. » Les Tutsi font savoir aux Français que s'ils passent leur chemin, tous ceux qu'ils peuvent voir ici vont aussitôt se faire tuer. Et de leur désigner les miliciens. Les Français les aperçoivent alors très bien, les tueurs étant à peine à deux cents mètres de l'endroit où ils se trouvent. Le capitaine français appelle alors ses camarades. Un soldat arrive, monte sur un véhicule, prend des jumelles qu'il braque en direction des tueurs. Jean-Baptiste Ufitayezu s'approche avec d'autres Tutsi de la voiture de tête, celle sur laquelle se trouve un grand fusil, le temps que le capitaine français prenne sa décision d'accepter ou non de rester avec eux.

Il attend l'ordre qu'il va finalement donner à ses hommes, sans bouger de cet endroit de la route. Il s'agit de les empêcher de repartir. De plus en plus de Tutsi bloquent maintenant la route qu'ils ne quitteront plus, même après la fin de la discussion. Le capitaine français fait alors signe au chauffeur du véhicule de tête, monte au niveau du grand fusil placé sur ledit véhicule, en descend le canon pour montrer aux Tutsi ce qui risque de leur arriver s'ils ne lui laissent pas le passage. Mais les Tutsi persistent à rester sur la route si bien que le capitaine français, qui ne peut que constater qu'ils n'ont pas peur, engage maintenant une longue discussion avec ceux avec qui il est venu, les informant que les Tutsi n'acceptent pas de lui laisser le passage. Le capitaine français appelle Eric Nzabihimana avec qui il discute très longuement. C'est alors qu'un photographe blanc ainsi qu'un homme blanc portant une jaquette avec beaucoup de poches et de cassettes, dont Jean-Baptiste Ufitayezu pense qu'il doit s'agir de journalistes, rejoignent le capitaine français alors avec Eric et deux autres Tutsi, Bernard et Damascène. Les journalistes participent alors à leur conversation. Jean-Baptiste Ufitayezu est alors, avec d'autres Tutsi, tout près d'eux, si bien que, comprenant le français, il est en mesure de saisir les échanges qui ont lieu à cet instant, tout en restant pleinement concentré sur ce que dit le capitaine français. Il n'oublie pas que c'est précisément de l'ordre que va donner ce capitaine que dépend sa survie. Le photographe ne commence pas tout de suite à prendre des photos, mais attend les ordres du capitaine français. Ce dernier saisit une radio et met des écouteurs. Puis il donne aux soldats du convoi l'ordre de descendre des voitures, après quoi de nombreux militaires, tous armés, descendent des véhicules du convoi, véhicules qu'ils se mettent à contourner. Ce n'est qu'à l'issue de la discussion avec Eric Nzabihimana que le photographe commence à prendre des photos. Le capitaine français ordonne à une dizaine de soldats français de rester sur place pour protéger les Tutsi. Les autres, qui se rendent à Kibuye, reviendront le lendemain 1^{er} juillet. Les soldats commencent à creuser des tranchées.³⁸⁹⁶

Cette histoire n'est pas la même que celle que raconte Eric Nzabihimana, mais nous verrons plus loin que le lendemain 1^{er} juillet, Eric dira au micro de Christophe Boisbouvier sur RFI : « Dès que les premiers Français sont arrivés, les massacres ont diminué d'intensité et après trois jours, les massacres ont cessé complètement. »³⁸⁹⁷ Or ceci est en totale contradiction avec ce dont tous les autres rescapés témoignent, à savoir qu'au cours de ces trois jours, les attaques se sont au contraire grandement intensifiées par rapport aux jours précédents. La question se pose de savoir ce qui le pousse ainsi à ne pas faire état de toute la vérité, comme le font pourtant de si nombreux rescapés. Rappelons-nous ce que nous dit Jean-Baptiste Ufitayezu : « Le capitaine français appelle Eric Nzabihimana avec qui il

discute très longuement. » La réponse à cette question se nicherait-elle dans le contenu de cette longue discussion qui a précédé la décision du capitaine français de finalement arrêter et sauver les Tutsi ? La question mérite d'être posée. Car il ne faut pas oublier qu'Eric Nzabihimana est, à compter de l'instant où il vient d'être « sauvé » par les soldats de Turquoise, entre leurs mains, qu'il a par ailleurs compris qu'ils ont tout fait pour que le génocide de Bisesero aille à son terme, qu'ils ne reculent donc devant rien si ce n'est le fait accompli, et qu'un accident est si vite arrivé dans un environnement hostile tel que ce camp dans lequel il s'apprête à passer plusieurs semaines avec eux. Il n'est pas non plus impossible que cette « discussion » ait laissé des traces telles qu'il préfère jusqu'à ce jour omettre certains pans de la réalité dès lors que cela le mettrait en danger encore aujourd'hui. Il y a heureusement tant d'autres témoins.³⁸⁹⁸

Non seulement l'histoire racontée par Eric Nzabihimana n'est pas la même que celle racontée dans le détail par Jean-Baptiste Ufitayezu, mais celle de Jean-Baptiste est recoupée par d'autres témoignages, dont celui d'Aphrodis Mudacumura. Voici ce qu'Aphrodis nous raconte de cette rencontre : « Le 30 juin, j'étais sur la colline de Rwirambo, tout près de la grand-route. J'étais blessé, je ne pouvais pas me déplacer. Et puis, tout d'un coup, j'ai vu arriver des rescapés. Ils m'ont amené sur la route pour que je puisse parler avec des Blancs. Ces Blancs étaient dans des voitures. Ils venaient juste de se garer. Mais je peux raconter comment ils sont arrivés et comment ils se sont garés. Je sais ce que m'ont dit mes amis. Quand je suis arrivé, ils essayaient de bloquer la route et se sont mis sous les roues, devant les voitures, et du coup, les voitures ne pouvaient plus avancer. Si je me rappelle bien, les voitures étaient au nombre de six. J'ai croisé un certain Amon Nyakayiro, il était avec un autre rescapé nommé Mathias. Ils essayaient de parler, de mimer, avec des gestes, essayant de faire comprendre aux Français qu'ils ne les laisseraient pas partir. Je me suis approché des Français, et je leur ai expliqué pourquoi mes frères voulaient les empêcher de continuer leur route, en les obligeant à les sauver. Je leur ai dit qu'ils avaient peur, parce que la dernière fois, trois jours avant, ils avaient dit qu'ils allaient revenir nous sauver. Or ils n'étaient pas revenus. Quand ils ont compris que je parlais français, ils ont essayé de m'expliquer. Ils m'ont dit qu'ils comprenaient, qu'ils étaient désolés, mais qu'il fallait qu'ils les laissent partir, promettant qu'ils reviendraient demain après-midi, mais qu'aujourd'hui, ils avaient d'autres choses à faire. J'ai alors insisté, leur disant que de toutes les façons, les rescapés n'accepteraient pas de débloquer la route, tant ils avaient peur. Je leur ai montré les miliciens armés qui étaient au sommet de la colline du futur mémorial. Je leur ai dit que s'ils partaient, ces miliciens allaient nous tuer. Ils ont pris leurs jumelles et ont pu constater que les assaillants étaient nombreux. Ils

m'ont aussi prêté leurs jumelles pour que je puisse constater. On entendait même des voix de miliciens qui disaient : « Regarde, celui-là n'est pas mort ! » J'avais l'impression que ces Blancs étaient de connivence avec les miliciens. Je leur ai dit que s'ils ne restaient pas, ils devraient nous tuer ou nous rouler dessus avec leurs voitures. Il ne fallait pas les laisser partir, parce qu'ils auraient pu dire qu'ils étaient passés ici et qu'ils n'avaient rien vu, que tout était tranquille. Entre trente et cinquante personnes barraient la route aux voitures. Ils avaient décidé de se sacrifier. D'autres Blancs restés dans la voiture étaient fâchés. Ils disaient aux autres : « Venez, on s'en va ! Ils nous racontent n'importe quoi ! On ne va pas se laisser faire par ces gens ! » Ils ont commencé à démarrer leur voiture. A ceux qui étaient là devant les voitures, je leur ai dit : « Couchez-vous ! » J'ai vu que d'autres Français avaient envie d'accepter, qu'ils ne pouvaient pas nous laisser, que c'était quelque chose de très sérieux. » Aphrodis évoque la présence de journalistes : « Les journalistes et les militaires étaient arrivés en même temps. Ce sont les journalistes qui sont finalement sortis et ont essayé de parler avec nous, et ce sont eux qui ont proposé de nous réunir sur la colline de Rwirambo. Les militaires ne voulaient rien faire de nous, ils voulaient continuer à collaborer avec les bourreaux. Si les journalistes n'avaient pas été là, les militaires n'auraient même pas pris la peine de nous écouter. » Aphrodis raconte alors que les soldats français ont appelé leur hiérarchie : « C'est là qu'ils ont appelé leurs chefs à Goma. Ils ont notamment raconté qu'on avait vraiment faim, que cela se voyait qu'on n'avait pas mangé depuis longtemps. J'étais à côté, je comprenais tout, c'est comme s'ils avaient oublié que je parlais français. Ils leur ont dit que nous, rescapés, ne voulions pas les laisser partir. Leurs supérieurs leur ont dit de rester et de s'occuper du sauvetage. Après, j'ai vu d'autres voitures arriver. » Aphrodis décrit comment les soldats et les journalistes découvrent alors les cadavres : « Je me rappelle qu'à partir du moment où ils avaient accepté de nous aider, ils m'ont demandé comment je faisais pour me cacher. Je leur ai dit que je me cachais dans la maison de mon grand-frère. Ils ont voulu venir avec moi voir la maison. D'autres voitures sont ensuite arrivées et ils ont continué à prendre des photos. Il y avait des cadavres datant de la veille. Ils étaient réticents à les voir, mais je leur ai dit que c'était mieux qu'ils les voient eux-mêmes. Ils ont accepté. Les gens ont montré les cadavres sur la colline de Kagari et de Muyira. » C'est alors que les soldats appellent à nouveau leur compagnons d'armes : « Ces gens qui étaient venus voir les cadavres, ont appelé une nouvelle fois leurs compatriotes qui étaient à Goma. » Autrement dit, selon Aphrodis, il y a bien eu deux appels radio : le premier pour demander l'autorisation de céder à la pression des Tutsi qui leur barraient la route, le deuxième pour demander de l'aide pour les blessés.³⁸⁹⁹

La suite du témoignage d'Aphrodis confirme par ailleurs, et s'il fallait encore s'en convaincre, la collaboration active des soldats de Turquoise avec les forces du génocide. Il s'agit ici d'un témoignage indirect, des Tutsi ayant raconté cela à Aphrodis : « Avant qu'ils ne viennent à Bisesero, des Tutsi avaient vu les voitures très tôt le matin filer à Ruhuha. Ensuite, elles sont venues de Ruhuha vers Rwirambo. Mais avant d'arriver à Rwirambo, elles s'étaient arrêtées sur la colline de Rushishi, colline qui est juste au sommet de celle où se trouve aujourd'hui le mémorial de Bisesero. Normalement, lorsque quelque chose se passe sur la colline de Rushishi, celui qui est sur la colline de Rwirambo ne peut pas suivre les faits et gestes, parce que Rwirambo est à une altitude beaucoup plus basse. Mais on apprendra par la suite qu'avant que les voitures ne viennent vers nous, ils s'étaient arrêtés sur cette colline pour discuter avec des miliciens. Dix minutes après, les voitures sont arrivées de Gisovu vers Rwirambo. »³⁹⁰⁰ Ruhuha est aussi appelé Bigugu, les deux endroits se touchant. C'est, rappelons-le, le fief des génocidaires de la région. Or voilà que la connexion entre soldats français et miliciens de Bigugu s'invite pour la énième fois dans notre récit. Après que Siméon Karamaga et Antoine Sebirondo eurent témoigné de ce que des soldats blancs y avaient conduit une réunion le 12 mai, que Charles Serumba, Esther Uwayisenga, Philémon Namuhoranye et Uziel Ndamage eurent, eux, témoigné avoir vu un hélicoptère français s'y rendre le 27 juin, que Charles Mutiganda, Dativa Mushimiyimana et Pascal Basabose eurent témoigné avoir vu un hélicoptère français s'y rendre le 28 juin, c'était donc au tour d'Aphrodis Mudacumura de nous apprendre que des soldats de Turquoise s'y étaient rendus le 30 juin.³⁹⁰¹ On se souviendra à cet endroit que les génocidaires ont, le 13 mai à Bisesero, déferlé sur la colline de Muyira notamment à partir de Bigugu, attendant derrière la haute colline de Muyira.³⁹⁰² On se souvient également que pour empêcher les Tutsi de fuir le 13 mai, ces derniers avaient été encerclés et qu'une partie de cet encerclement était réalisé avec la présence de militaires sur Ruhuha, des militaires dont on avait fait croire qu'ils étaient venus pour veiller aux installations d'Electrogaz.³⁹⁰³

Aphrodis ajoute dans son témoignage : « Même si certains n'avaient pas voulu nous sauver, on voyait que d'autres avaient pitié de nous. Je peux donner l'exemple d'un Blanc qui nous a vraiment aidés. Et d'ailleurs, il est revenu plus tard à Bisesero. Il nous a donné des photos qu'il avait prises ce jour-là. A moi aussi, il m'a donné une photo. Sur cette photo, j'étais avec des Blancs autour de moi. L'un d'eux, m'a-t-il expliqué, était très méchant, c'est lui qui voulait nous exterminer, qu'un autre Blanc avait pitié de nous mais qu'il ne pouvait rien faire. »³⁹⁰⁴ Il parle là de Thierry Prungnaud. On ne doute pas qu'il aura pu tenter de convaincre ses compagnons d'armes de sauver les Tutsi quand il n'y avait plus d'autre choix, sinon celui de les